



Entretien avec Laurent Lievens

# Repenser l'éducation pour faire face à l'urgence écologique

GABRIELA DANS

En 2022, Laurent Lievens a démissionné de son poste au sein de la Louvain School of Management (LSM). Un geste fort, qui a marqué les esprits et qui résonnait comme une sonnette d'alarme. Dans cette interview, il partage sa vision sur le rôle des business schools dans la lutte pour le climat et propose des réflexions profondes sur les changements nécessaires dans l'éducation pour faire face à l'urgence environnementale.

En 2022, vous présentiez votre démission de la LSM. Celle-ci a fait grand bruit. Pensez-vous que les business schools ont un rôle à jouer dans l'urgence climatique ?

« Attention, je vous arrête sur le terme "urgence climatique". Le problème est bien plus complexe que cela. Alors, pour répondre à votre question, tous les lieux de vie et lieux d'enseignement ont un rôle à jouer dans le fait d'enrayer l'écocide et quitter la "Megamachine\*". Les facs de gestion ont, elles, un rôle encore plus capital à jouer puisqu'elles sont en train d'enseigner le cœur de la poursuite de l'actuel, qui est écocide. Elles doivent se diriger vers un autre paradigme de gestion car elles forment des personnes qui vont penser nos structures. »

Pour ceux qui décident de rester, que peuvent-ils faire pour participer à cette lutte ?

« Je pense que dans le supérieur, vous avez une sacrée marge de liberté au sein des cours que vous donnez. J'ai abordé

les notions de décroissance, démonté des mécanismes de greenwashing dans un cours de responsabilité sociétale des entreprises (RSE)... Il y a des endroits où pousser le curseur pour être radical ou, plutôt, en accord avec le réel et ce que la science nous dit de l'état de notre monde. Cela permet de semer des graines chez les étudiants. Mais tant qu'on ne fait pas système, cela reste dissonant dans le paysage des cours qu'ils reçoivent. On lutte avec le cadre et c'est très énergivore. Alors je dirais aux enseignants : "Allez-y, foncez car c'est essentiel, pour autant que cela ne vous vide pas complètement". »

Comment les facultés devraient-elles agir pour répondre de manière adéquate à l'urgence écologique ?

« J'imagine une fac de gestion qui dirait : "on se donne 10 ans, parce qu'on est en train d'enseigner des choses complètement à côté de la plaque. On voit que vous ne serez pas employables sans qu'on vous les enseigne, mais on

sait que c'est délétère et qu'on va devoir bouger". Je pense que cela donnerait un indicateur fort. Là, les étudiants ont l'exemple du greenwashing, de petites normes sympathiques, de la RSE et du développement durable. C'était bien il y a 40 ans, mais là il est vraiment temps de passer à autre chose. »

De manière générale, dans quelle mesure croyez-vous que le système éducatif actuel est adéquat pour répondre aux défis environnementaux auxquels nous sommes confrontés ?

« Pour l'instant, je pense que le positif se situe au niveau des individus. Je pense que de nombreux enseignants sont conscients, motivés et en train d'amener des choses essentielles. Selon moi, le souci se situe au niveau de la structure car l'inertie y est grande. Néanmoins, il reste des leviers énormes. Pour sélectionner les profils d'enseignants, pour permettre qu'il y ait du débat et de l'alternatif dans ce qui sera mis en place. Ce serait déjà énorme de permettre, soutenir, voire favoriser un discours critique et complexe sur l'état du monde. Je rêverais ensuite qu'on ait une réelle éducation au numérique dans les écoles. Avec des cours de "hardware", de programmation, de codage. J'équiperais les écoles de matériel de seconde main, dotés de tous les logiciels libres, pour les former réellement au numérique et non juste aux GAFAM, comme c'est le cas actuellement. Et enfin, je pense que dans chaque cours il est possible d'intégrer une dimension de compréhension de notre monde. Il ne s'agit pas de verdir les cours mais d'offrir les perspectives d'un autre cadre aux élèves. »

Dans un article que vous avez écrit pour la revue du "Centre Avec", vous opposez les changements de type 1 aux changements de type 2. Pouvez-vous nous expliquer en quoi ils diffèrent ?

« Un système peut changer de deux façons. Soit il change des curseurs, des éléments, soit il change complètement. Le passage d'un changement 1 à un changement 2, c'est la métamorphose. Une chenille qui grandit opérera des changements 1. Puis, elle se donnera un espace-temps pour arrêter d'être une chenille. L'organisation "chenille" se dissoudra, les composants se réorganiseront et donneront lieu à un nouvel organisme : le papillon. Un



changement de type 2, c'est un changement de cadre et un saut dans l'inconnu. Lorsqu'on est dans le monde de la chenille, le monde du papillon est une inconnue totale et peut faire peur. »

Lorsqu'on regarde des initiatives mises en place dans les écoles, on réalise qu'il s'agit en général (voire toujours) de changements de type 1. Pensez-vous que ces initiatives soient inutiles ou pire, contreproductives ?

« Ce serait déjà génial qu'on présente ces initiatives comme des changements de type 1. Ce serait une démarche honnête. Ces choses mises en place sont très importantes et dérisoires à la fois. Elles doivent s'inscrire dans une perspective de changement 2. Je pense que c'est dangereux et contreproductif si on donne à penser qu'on résout la crise à l'aide de ces "petits" changements. Ils sont nécessaires, pour peu qu'il y ait l'honnêteté qui va avec. »

D'après une étude menée dans une dizaine de pays, 45% des jeunes souffrent d'éco-anxiété. La nouvelle génération est-elle porteuse d'espoir ou pensez-vous qu'elle soit désenchantée ?

« Cela me fâche quand on fait porter le poids sur les épaules des jeunes générations et sur l'individu, en général. Je pense que les jeunes évoluent dans un environnement où l'alarme de l'incendie sonne en arrière-fond. Cela crée une angoisse, tétanise. Et autour d'eux, on a une bonne majorité d'adultes, de médias, d'entreprises, qui dit : "il n'y a pas d'alarme, ce n'est pas si grave. On va s'en sortir grâce à la technologie". Je pense que l'éco-anxiété vient de là. »

Nos jeunes seront de plus en plus confrontés aux conséquences de l'écocide qui est en cours. Pensez-vous que nous devons les y préparer ?

« Oui. Je plaide pour du "microtraumatisme", pour de la préparation. Je pense qu'on fait mal peur, de manière insuffisante et sans donner des capacités d'action. On peut diluer le choc lié aux questions d'écocide et des effondrements. À l'image d'un entraînement physique dans l'objectif de courir une longue distance, il s'agit de doucement amener les étudiants à prendre conscience. Et à les préparer à la décroissance, avec pédagogie. »

Comme un sevrage progressif ?

« Oui. Progressivement, sans tout balancer d'un coup, au risque de provoquer un trauma. Ce serait contreproductif. On va devoir se préparer collectivement. Et je pense que tout ça, c'est pour un bien. Je reprends mon exemple : quel plaisir d'arriver à courir. Même si les entraînements sont durs. Ce ne sera pas que du renoncement, il y aura beaucoup de jouissance en bout de course. » ■

\* Dans son livre intitulé "The Myth of the Machine", l'historien des sciences et des techniques Lewis Mumford caractérise la Mégamachine comme une convergence de structures technologiques, sociales, et politiques qui opèrent en synergie, aux dépens de la liberté personnelle et de la préservation de l'environnement.

Pour aller plus loin :

Centre Avec - Dossier Écologie : l'éducation est-elle dépassée ?

N°146 - Automne 2023

[www.centreavec.be](http://www.centreavec.be)

